

# SÉRIE « CROIX-ROUGE » SÉPULCHRE DE TONNERRE



Valeur : 0,30 F + 0,10 F

Couleurs : émeraude, rubis

Dessinés et gravés en taille-douce  
par Pierre GANDON

Format vertical 22 × 36  
(dentelé 13)

50 timbres à la feuille  
et carnets de 8 timbres  
(4 de chaque sujet)



Valeur : 0,50 F + 0,10 F

Couleurs : gris, rubis

## VENTE

anticipée, le 1<sup>er</sup> décembre 1973, à COGNAC (Charente) et TONNERRE (Yonne);

générale, le 3 décembre 1973.

Adossée aux collines qui ourlent la rive gauche de l'Armançon, et entourée de verdure qui nuancent les eaux de la Fosse-Dionne, berceau de la cité, Tonnerre est une agréable petite ville qui expose en son musée les souvenirs de l'équivoque chevalier d'Éon.

Sa maison natale qui garde le charme d'un logis Renaissance a été épargnée par l'incendie qui ravagea la ville en 1556; sauvée aussi l'église Saint-Pierre, dont la terrasse domine un vaste panorama; préservé surtout l'ancien hôpital qui abrite le *Sépulchre* évoqué ici, un des joyaux de l'art bourguignon à la fin du Moyen Age.

L'établissement charitable avait été fondé par Marguerite de Bourgogne, la veuve du frère de saint Louis, ce Charles d'Anjou qui fut roi de Naples et de Sicile. La haute toiture, d'une superficie de 4 500 m<sup>2</sup>, repose sur une charpente de chêne qui fait, dès l'entrée, le premier intérêt de la salle des Malades, impressionnant vaisseau de 90 mètres sur 18, où quarante lits s'alignaient en des alcôves de bois, comme aux Hospices de Beaune, postérieurs d'un siècle et demi.

Après avoir regardé sur le côté, le tombeau de Louvois, titulaire du comté depuis 1684, le visiteur descend dans la chapelle du Revestière, où il est saisi par la dramatique sobriété de la scène composée par le sculpteur en grandeur nature.

Dans le tombeau recouvert d'un suaire aux plis stricts, deux vieillards déposent le corps du Christ, tête abandonnée, plaie ouverte au côté, jambes à peine contractées. Nicodème recueilli est à la tête, enveloppé dans une robe de bure d'une lourdeur majestueuse, Joseph d'Arimatee s'apprête à toucher le corps dans un élan des bras hors d'un camail brodé, riche comme la ceinture d'où pend une aumônière.

Cinq personnages ferment la scène à l'arrière-plan, images d'une désolation dont l'artiste a su varier le pathétique. Un saint Jean dont la figure juvénile est baignée d'aimante compassion, soutient la Vierge qui porte la main à son cœur, le visage voilé en acceptation de la douleur rédemptrice.

Une des figurines isole, dans le groupe de droite, une des Saintes Femmes venues procéder à la toilette mortuaire. Sa main tient refermé le vase aux aromates; son visage est figé dans la résignation du deuil, et le voile tombe d'une coiffure qui pourrait être celle de l'épouse du donateur, d'une riche marchande de la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

La seconde est une Marie-Madeleine expansive, presque expressionniste: les yeux mi-clos, la tête renversée, elle présente à la lumière du caveau le bel ovale d'un visage exploré. Le voile rejeté découvre la chevelure dont elle oignit autrefois ces pieds divins. Les mains ont encore la douceur des gestes de l'embaumement; elles demeurent ouvertes dans le grand vide de la déception humaine, mais elles se tendent déjà, pour toujours, en un abandon douloureux qui devient ardente prière et contemplation mystique.

L'art consommé de cette Mise au Tombeau tient sans doute à ce qui n'apparaît pas ici, la composition d'ensemble, qu'on admire en des œuvres semblables à l'hôpital de Dijon, au musée de Châtillon ou à Notre-Dame de Semur-en-Auxois. Ce que ces figurines de détail permettent du moins d'apprécier, c'est la tradition du grand Claus Sluter, de Dijon et de la Chartreuse de Champmol, cette alliance du mouvement et de l'expression, qui est l'originalité de la belle époque de la sculpture bourguignonne.

